

XYZ. La revue de la nouvelle

Fenêtres intimes

Michel Erman



Numéro 91, automne 2007

Origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Erman, M. (2007). Fenêtres intimes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 77–83.



Fenêtres intimes Michel Erman

22 février

Depuis hier, j'ai la grippe. Je suis forcé au repos et à l'oisiveté. Vers 8 heures, en ouvrant les volets de mon appartement, je suis saisi par une lumière grise qui se reflète faiblement sur les plaques de neige sale du trottoir et sur les pavés luisants de la chaussée. Les ombres des passants glissent, portées par un vent froid strié d'une sorte de grésil. Encore une décourageante journée d'hiver ! Je suis presque soulagé que la fièvre m'en tienne éloigné.

De l'autre côté de la rue, une des fenêtres du troisième étage que je surplombe légèrement est éclairée. C'est la première fois que j'y prête attention, il est vrai que l'appartement est resté longtemps inoccupé. J'ai vu sur une chambre, à en juger par le mobilier. Derrière les rideaux, je distingue une femme qui se débarrasse de sa chemise de nuit. Avant qu'elle ne s'éloigne, j'ai juste le temps d'apercevoir le mouvement de ses mains caressant furtivement ses seins.

Je me hisse sur une chaise dans l'espoir d'avoir une vue plus complète de la pièce. Mais je ne vois qu'un carré de lumière vide. À deux reprises, cependant, je distingue la nuque et les épaules de la femme qui ondulent puis disparaissent. À ce moment, le tournis m'a pris, j'ai quitté mon poste d'observation et j'ai regagné mon lit.

Dans l'après-midi, Alice a téléphoné pour prendre de mes nouvelles et annoncer sa visite. Nous passons en général trois soirées ensemble chaque semaine ; le reste du temps, chacun vit de son côté. Je ne veux pas qu'elle me voie dans l'état de faiblesse où je me trouve. En fait, je ne veux pas la voir, je suis habité par le spectacle de ce matin.

24 février

Aujourd'hui je me sens mieux, la fièvre et les maux de tête ont disparu. J'ai ouvert mes volets avec un certain optimisme. Un timide soleil d'hiver balayait la rue et en chassait les ombres froides. La fenêtre d'en face ne se distinguait en rien des autres. Les deux jours qui viennent de s'écouler ont été pénibles. Je me suis gavé d'aspirine et j'ai dormi la plus grande partie du temps sans cesser de penser à l'inconnue. J'ai besoin d'en savoir plus.

Cet après-midi, je me suis décidé à sortir. J'ai traversé la rue pour tenter de découvrir le nom de la nouvelle locataire du troisième. Mais l'immeuble dispose d'un système de sécurité qui interdit l'accès aux boîtes aux lettres si l'on ne connaît pas le sésame informatique.

Je me demande si tout cela n'est pas absurde. Demain, une fois la santé revenue, je penserai à autre chose.

25 février

En fin de journée, Alice est arrivée les bras chargés de provisions. Elle ne se doutait pas que je rentrais tout juste du supermarché. Elle a déposé ses courses dans la cuisine et est venue me rejoindre sur le canapé du salon tout en me demandant comment j'allais. Elle arborait le sourire enjoué et décidé de celle qui se sait désirable. Comme elle commençait en me tendant ses lèvres à déboutonner le col de ma chemise, je l'ai doucement repoussée en lui disant : « Non, toi d'abord. » Je lui ai demandé d'aller se placer dans l'embrasure de la porte qui donne sur le couloir, face à moi, et de se déshabiller. Elle m'a jeté un regard étonné, elle semblait incertaine, mais j'ai su insister. Docilement elle s'est levée et m'a obéi. Elle a enlevé son chemisier qu'elle a laissé tomber sur le sol, puis elle s'est débarrassée du soutien-gorge qui a suivi le même chemin. En faisant mine de s'accroupir, elle a fait glisser, dans le même mouvement, la jupe et le slip. L'instant d'après, elle était contre moi, prête pour l'amour.

Tout s'est passé trop vite. Je n'ai pas eu le loisir de la contempler et je n'ai éprouvé qu'un sentiment de frustration. Pour pouvoir la

posséder, j'ai dû imaginer toute la scène, comme si elle s'était dévêtue langoureusement.

Notre étreinte a été brève.

26 février

J'ai bien senti qu'en partant, hier soir, Alice était déconcertée. Elle n'a pas téléphoné de la journée, contrairement à son habitude quand elle va passer le week-end dans sa famille.

Nous sommes samedi, les volets de la fenêtre d'en face sont fermés. La grippe n'est plus qu'un mauvais souvenir.

27 février

Les dimanches ne me réussissent guère. J'ai prolongé mon sommeil le plus tard possible pour échapper à l'atmosphère cotonneuse de ce jour sans joie. Bien sûr je n'ai fait que la renforcer. Je me suis réveillé vers 11 heures, fatigué et découragé.

Au dehors la rue avait des allures de fête tout à fait inhabituelles. Les enfants du coin avaient sorti leurs bicyclettes ; la voie déserte est pour eux une piste d'entraînement. Je les ai observés en train de faire la course ou de se pourchasser à perdre haleine avec des cris joyeux. Mais rien ne pouvait me tirer de mon accablement. Afin de tromper l'ennui, je me suis mis à nettoyer et à ranger la cuisine et le salon ; en réalité, je n'ai fait que m'agiter pour pas grand-chose.

À l'heure du repas, le silence dominical avait gagné le quartier. Je me suis approché de la fenêtre, j'ai légèrement écarté les rideaux de manière à ménager une fente. Les volets de l'inconnue étaient toujours fermés : elle se sera absentée pendant le week-end.

Plus tard, allongé dans ma chambre, j'ai fermé les yeux et je l'ai vue, ou plutôt c'est elle qui se laissait voir. Elle s'avancait vers moi en tirant par le haut sa courte chemise de nuit. L'espace d'un instant elle avait la tête cachée et les seins découverts, des seins gonflés de lumière qu'elle a soupesés et taquinés avec de petits gestes délicats. Puis ses mains sont descendues vers son pubis et l'ont enveloppé à la manière d'une conque. Le retour à la réalité a été désagréable.

28 février

Ce matin, je l'ai aperçue qui ouvrait ses volets, puis plus rien. Sa chambre est restée dans l'ombre. J'ai cru distinguer une jeune femme brune, coiffée au carré, mais je serais bien incapable de la décrire.

J'ai repris mon travail de conservateur à la bibliothèque municipale. Sans enthousiasme. Les dossiers se sont accumulés sur mon bureau pendant mon absence.

Quelque chose m'a poussé à pianoter des mots comme « voir », « regard », « voyeur » dans le fichier informatisé. Deux titres de romans en sont sortis : *Le voyeur* d'Alain Robbe-Grillet et *L'homme qui regarde* d'Alberto Moravia. Je les ai empruntés.

Vers 19 heures, Alice a téléphoné. Elle m'a trouvé bizarre, elle a bien senti que je n'avais guère envie de lui parler. J'ai décliné sa proposition de dîner au restaurant. Elle m'a reproché de me terroriser chez moi. Elle n'a pas tort.

3 mars

Cela fait trois jours que je la guette à l'heure présumée du lever. Sans succès. Je discerne pourtant des mouvements derrière les rideaux.

Le roman de Robbe-Grillet m'a déçu. D'interminables descriptions défilent devant les yeux du lecteur abusé — moi en l'occurrence —, le titre ne tient pas ses promesses. Celui de Moravia m'a beaucoup plus intéressé : le personnage principal aime regarder sa femme, on peut même dire qu'il l'aime avec les yeux. Mais pourquoi mettre cela en relation avec la curiosité scientifique qui a conduit les savants à désintégrer l'atome ? Je trouve regrettable que les écrivains veuillent à toute force être des visionnaires.

4 mars

Je sais maintenant qu'elle ne vit pas seule. À vrai dire je craignais cela depuis le début. Ce matin, j'ai de nouveau occupé mon poste d'observation pendant une demi-heure. J'étais las de me dissimuler, je me suis presque accoudé au rebord de ma fenêtre entrouverte. Le soleil printanier me picotait les yeux. La lumière

électrique n'est plus nécessaire à cette heure, mes chances de la voir en contre-jour s'amenuisent donc. Je commençais à désespérer quand je l'ai aperçue qui quittait l'immeuble. Je suis pratiquement sûr qu'il s'agissait bien d'elle. Un homme vêtu d'un manteau sombre l'accompagnait. Ils ont disparu au coin de la rue.

Ma curiosité est piquée. C'est la première fois que cela m'arrive. D'ordinaire, la vie des autres ne m'intéresse pas. Mais dans le cas présent, je voudrais tout savoir de ces gens : depuis quand sont-ils ensemble ? quelle est leur situation sociale ? quand et comment font-ils l'amour ? Je voudrais procéder à un dépouillement de leur existence comme je le fais avec les livres de la bibliothèque.

J'ai accepté à contrecœur de dîner avec Alice. Elle voulait goûter la cuisine d'un nouveau restaurant italien. Détestable, elle en a convenu. Les escalopes baignaient dans la crème, les pâtes étaient trop cuites. Je n'avais qu'une hâte : rentrer seul chez moi. Mais elle tenait à ce que nous passions la nuit ensemble. J'ai prétexté un travail urgent à finir pour me débarrasser d'elle.

5 mars

Ce matin j'étais debout à 6 heures. J'ai pris une longue douche avant de m'habiller et de m'installer derrière ma fenêtre dans la posture du guetteur. Je me suis muni d'une paire de jumelles avec la ferme intention de saisir enfin quelque chose, mais quoi ? Le corps de cette femme ? son apparition ? l'intimité du couple ? Je ne savais plus au juste.

J'ai attendu longtemps, le regard rivé sur l'écran sombre de la fenêtre d'en face. Quand l'homme a ouvert les volets, il faisait déjà grand jour. J'ai eu l'impression qu'il jetait un coup d'œil incisif dans ma direction. Je me suis senti pris en faute, j'ai eu un mouvement de recul et j'ai décidé d'en rester là.

Un sentiment de honte ne m'a pas quitté de la journée. Je l'éprouve encore en écrivant ces lignes.

6 mars

Dimanche. Huit heures du matin. Je ressens le besoin d'écrire mon journal mais je n'ai rien à raconter. J'ai très mal dormi.

L'appartement est plongé dans la pénombre, les volets sont clos et le resteront. Tout à l'heure je les observerai. Ils vont se lever tard, ils ouvriront la fenêtre de leur chambre et ils auront des gestes d'amoureux. Je décrirai scrupuleusement tout cela dans ces pages.

J'ai commencé à écrire ma vie au jour le jour il y a quelques mois, quand j'ai rencontré Alice. Je voulais traduire l'intensité des sentiments qui nous liaient afin de les mieux connaître. Mais je me suis vite rendu compte que je ne faisais que noter de petits faits, des instantanés, pour fixer des images dans ma mémoire. J'avais peur que les choses ne s'effacent : ses yeux noirs brillant de bonheur aux premiers rendez-vous, son désir palpitant, son visage défait mais triomphant, envahi par la jouissance.

Onze heures. Je n'ai pas bougé de la table de la cuisine où je me suis installé en me levant.

La journée s'éternise.

7 mars

Après une attente qui m'a semblé interminable, la fenêtre s'est ouverte. Grâce à mes jumelles, je distinguais clairement une forme féminine dans le lit ; un drap la couvrait presque entièrement. L'homme avait disparu. Il est revenu au bout de deux ou trois minutes en portant un plateau qu'il a déposé par terre. Il s'est approché du lit, a relevé le drap ; elle se pressait contre lui. Puis l'homme s'est retourné vers moi, et je suis sûr qu'il m'a regardé en souriant. Dans mon esprit une image s'est alors superposée à ce sourire : les gens qui passaient dans la rue levaient tous la tête en direction de ma fenêtre. J'ai abandonné mon poste d'observation. Paniqué.

Donc ils m'épiaient pendant que je crois les observer. Chaque matin, ils savent que je suis là et ils me manipulent comme un figurant que le metteur en scène utilise à son gré. Un figurant à qui on ne dit rien de l'histoire en cours et qui n'a pas de véritable rôle.

8 mars

Hier soir, j'ai téléphoné à Alice pour lui demander de m'héberger. Elle a accepté quand elle s'est rendu compte de l'état de

détresse dans lequel je me trouvais. Je lui ai fourni des explications embrouillées. J'avais l'impression que mon corps ne m'appartenait plus, je le voyais du dehors, comme s'il se mouvait sans moi dans la chambre d'en face. J'ai ajouté que ces voisins étaient malfaisants et dangereux. Ma violence lui a fait peur.

État dépressif. Je me répète ces mots qu'a prononcés le médecin chez qui Alice m'a entraîné. Je suis trop angoissé pour pouvoir en dire plus. Un journal intime n'a pas d'autre objet que de rapporter des choses vues.

Il n'y a plus rien à voir.